

# Un amour hors saison

Aux Canaries, au cœur des années 1960, un couple se rencontre. Et tout devient juste et nécessaire. C'est le mystérieux et très beau nouveau roman de Ghislaine Dunant.

OLIVIER MONY

Quittons maintenant les rivages, un rien envahissants en cette rentrée littéraire, du moi, de papa, maman, toute la petite famille. Revenons à nous, c'est à dire à ce qui fonde tout de même notre plaisir initial de lecteur, loin des joies ambiguës du même et au plus près de l'indécision du réel; revenons au roman. À cette étrangeté qui n'est pas tout à fait nous-même et n'en est pourtant en aucune façon tout à fait éloignée.

Tenerife, juin 1964. Un homme et une femme se rencontrent. Louise a 44 ans, est mariée, a trois enfants. Elle n'a jamais voyagé hors de France, jamais quitté ses trois filles avant ce séjour où elle accompagne Pierre, son mari. Nathan, est un peu plus âgé. Sa famille, d'origine juive hongroise, a dû subir la barbarie nazie qui l'a condamné à l'exil vers cette sorte de terre promise qu'est l'Amérique. C'est un scientifique reconnu, physicien et géologue. Il est sur cette île pour préparer un rapport sur le bien-fondé de la construction d'un observatoire astronomique. Il y est aussi pour revoir Pierre qui, avant guerre, fut son étudiant à l'École polytechnique de Zurich. Seulement voilà, Pierre a dû quitter précipitamment Tenerife, laissant seuls et dans un étrange dialogue d'abord, Louise et Nathan, qui ne se connaissent pas et vont tout de même, sans l'avoir vraiment cherché, se reconnaître.

### La fluidité des choses

Il y aura des verres de vin des Canaries, des diners, le malaise d'une serveuse qui résonne comme une sorte de présage, une conversation qui se déploie librement et sans gêne. Il y aura aussi, il y aura d'abord, des promenades, jusque sur le flanc du Teide, le volcan qui domine l'île. L'un et l'autre se dépayser, mais c'est moins de géographie qu'il sera ici question que d'une sorte d'absence à soi-même, à la fois vertigineuse et délicate. Le passé peut rôder – les fantômes de la guerre, surtout – il n'y a



Ghislaine Dunant.

plus de futur, juste un présent que l'on sait court, quelques jours, mais comme dilaté dans cette magnifique parenthèse amoureuse (puisque c'est bien de cela, à la fin, qu'il s'agira).

Merveilleux et intemporel roman qu'*Un amour infini*, le quatrième de Ghislaine Dunant, à qui l'on doit aussi une remarquable biographie de Charlotte Delbo, qui lui valut en son temps un prix Femina essai. Intemporel, parce que c'est le réel même, en d'autres termes l'espace et le temps, qui est ici mis en doute. Les brumes qui flottent sur les sommets de Tenerife contaminent jusqu'aux personnages et, finalement, jusqu'au lecteur. Rien n'est acquis, rien n'est asséné. Si ce n'est en aucun cas une histoire

d'adultère, c'en est bien sûr une d'amour. Un amour fugace et juste qui a trait au mystère, peut-être au sacré. Louise et Nathan passent leur temps à regarder le ciel, les merveilleux nuages. Ghislaine Dunant écrit comme Rossellini filma la femme qu'il aimait dans *Stromboli*.

Il y a aussi dans ces pages quelque chose de la noble ambition romanesque d'un Pascal Quignard, ainsi que du sens de la fluidité des choses tel que l'exprimait l'immense et trop oublié Henri Thomas (en hommage duquel la romancière a participé à un livre collectif), celui de *La Joie de cette vie*, par exemple. Que des amateurs des mystères et des passions sourdes de l'âme. ■



**UN AMOUR INFINI**  
Ghislaine Dunant, Albin Michel, 176 pages, 19,90 euros.

## Premier roman

### Les enfants de la mort

Marius Degardin donne aux errances d'un jeune homme le rythme pétaradant d'une renaissance.

JULIETTE EINHORN

C'est une écriture sautillante, saisissante, qui entrecroche le sens figuré et le sens propre pour fouiller et swinguer. Marius Degardin, 22 ans, nous livre le carnet de bord d'une errance fantasque et haletante, hantant la « cave des souvenirs » d'une fratrie d'Italiens dont l'appartement est un restaurant déserté. L'Amore e Gusto.

Piero, qui joue du piano dans un lupanar, a commencé à peindre depuis qu'il est aveugle – en a-t-il trop vu ? Chiara, sage-femme, cache ses rêves sous son lit : « Ça s'invente pas, les grandes sœurs ». Benito, le narrateur, qui vient d'avoir 18 ans, débarralle dans ce Paris des années 1980, cherchant une brèche « pour sauter dedans ». Leurs parents, il faut dire, se sont fait la malle depuis toujours, ou presque.

Régulièrement, le « syndic des enfants Cipriani » retrouve dans un bar miteux le frère aîné. Primo, mélange confus de colère brusque et de fraternité, qui n'a jamais vécu avec eux. Tendre et heurtée, la confession de Benito se lit tel un trognon coincé dans la gorge, une opération à cœur ouvert.

Cette cavale infernale au fond de laquelle il tente de court-circuiter ses pensées est un contre-carnet volcanique – une réponse sauvage aux mots des autres, qu'il essaie de recouvrir, ceux du père consigné par écrit, parti en Algérie au moment où sa femme allait mettre Primo au monde, revenu plein de sang sur les mains, raciste et brisé, obsédé par Mussolini, dont le fils cadet porte l'insulte, comme une cicatrice, jusque dans son prénom (il se fait appeler Benoit), ceux de Primo, qui leur lit ces pages irrespirables.

Pour se laver de ces crimes qui débordent des pages – exactions contre les indépendantistes, horreurs pédophiles dont le père se faisait le rabauteur pour un commandant à qui il a confié la garde de Primo, qui, abusé et violent, recevra le même traitement que les Algériens : « C'est dégueulasse parce qu'on pourrait jamais reprendre son corps aux autres... » Il lui fait diluer, aussi, les mots de sa mère, glanés dans ses lettres au père jamais envoyées, et là seulement – même de retour après dix ans dans les limbes, elle n'aura pas

un mot en magasin, pas même pour ses enfants, Benito, donc, rit jaune, tricote ces mots sales, immergeables, les avale et les recrache, les pleure et les vomit pour ne pas en mourir. « Ça coulait comme s'il restait des trucs au fond de moi ». On lit là, émaciée, écorchée et brutale, la complainte d'un survivant – comment répondre à l'absence assassine de parents autrement que par un absentement ? Il se perdra dans « la nuit des casseroles volantes », il se passe la corde au cou dans la cuisine de L'Amore, quittant le monde pour quatre mois. Plus tard, Primo le fera hospitaliser de force.

D'une station à l'autre de ce chemin de croix, le jeune homme ne sait plus à quel saint se vouer, écarté entre Saint-Ambroise, dont les cloches de l'église scandent les nuits sans sommeil à L'Amore, Sainte-Anne, où il est interné, Saint-Jacques, la tour en face de laquelle il se jette dans la Seine, l'hôpital Saint-Louis à l'hôpital psychiatrique, il se retrouve enfermé avec « tous ceux qui ratent leur vie à essayer de réussir leur mort ».

Pour l'empêcher de sauter par la fenêtre, un autre patient lui raconte des histoires, et Benito apprend à libérer ses mandragores, cette plante qui se plaît à pousser sous les arbres à pendus, presque impossible à arracher : un « enfant de la mort », « semence sans paternité » – sécrétée par la dernière jouissance de celui qui quitte la vie. Il en fait une racine neuve où semer un autre lui-même. Jour après jour, il tient désormais l'herbier calciné de son existence, où verser son agonie gouailleuse. Lui qui croyait être « un adieu », « un taré et un raté », invente de possibles lendemains.

Ce roman-effusion nous dit « ses quatre moins-deux vérités » après la promenade funèbre, le regard. ■



**LES MANDRAGORES**  
Marius Degardin, les Éditions du Panseur, 312 pages, 21,90 euros.

ARNAUD CATHRINE

Un homme pleure en plein mariage. C'est le frère aîné de David Thomas, quelques mois avant sa mort. « Son masque était celui de quelqu'un qui a compris que plus rien ne changera, que c'est perdu, que c'est fini ». Édouard a été diagnostiqué schizophrène et aura, quarante ans durant, inspiré à l'auteur « l'aveuglement, le déni, l'illusion, l'évitement, la distance, mais aussi l'abattement, la tristesse, la colère, la thérapie, l'alcool, l'isolement, le mensonge, la peur, jusqu'à la cassure aussi, pour [le] sauver [lui] même ». Quarante ans à s'alarmer incessamment. Un « brouillard » quotidien. Jamais la paix. Édouard – le gouffre de [sa] vie –, concède l'auteur – que personne ne sera parvenu à sortir de sa « prison intérieure ». Sa disparition laisse l'auteur dans une vive colère : « Car ce qu'il y avait d'insupportable dans la mort de mon frère, ce n'était pas sa mort, c'était sa vie. »

### Capharnaüm

Ce livre, David Thomas se l'interdit depuis vingt ans. Culpabilité de prendre Édouard en otage. Et peur de rater, peut-être un livre de plus sur la maladie mentale. Jusqu'au jour où le besoin irrefusable (plus fort que l'envie, on s'en doute) achève de le convaincre. Alors il y va mais en s'efforçant de se respecter, « par à-coups, chaque avancée » contenant « son arrêt ». Un récit à rebours qui s'ouvre sur la mort d'Édouard, puis narre la vie si peu ordinaire à ses côtés et, enfin, tire le fil de la jeunesse. De fait, ce récit nous amène pour ce qu'il raconte mais également pour la façon qu'il a de s'écrire.

C'est d'abord à la force de son humilité et d'une soucieuse justesse que David Thomas réussit d'emblée son douloureux

pari, rendant compte du labeur hautement anxiogène que ce fut pour toute la famille que de veiller sur Édouard (même s'il y eut quelques embellies). Harassé, las de la violence de l'ainé, l'auteur nous désarme, déchiré qu'il est à l'idée que ce frère qui était promis au meilleur (déclaré « invalide » in fine) « passait sa vie à regarder derrière, à regarder ce qui avait été raté, perdu, perdu à jamais ». La possibilité de travailler, le talent musical, l'amour des femmes.

Un jour que l'auteur tente de mettre de l'ordre dans le capharnaüm d'Édouard, ce dernier s'étonne de tant de sollicitude : « Qu'est-ce que j'ai fait pour toi, moi ? » Réponse : « Tu n'as pas idée ». Car c'est le second mouvement du livre (choix narratif crucial) : David Thomas fait aussi le portrait de celui qui fut son modèle absolu et adoré. « J'avais dix-neuf ans et mon amour pour lui cent de plus ». Si *Un frère* traverse les affres de la maladie, il se dépite finalement en une vibrante déclaration. Et de mieux comprendre ce paradoxe des derniers mois : « Impossible de le voir mais impossible de rompre avec lui. On ne rompt pas avec soi-même. »

« Il faut beaucoup aimer les hommes », écrit David Thomas. *Beaucoup, beaucoup. Beaucoup les aimer pour les aimer. Sans cela, ce n'est pas possible, on ne peut pas les supporter.* Voilà donc toute l'histoire du livre de David Thomas : celle d'un frère qui a beaucoup, beaucoup aimé son aîné, même quand il n'y arrivait pas. ■



**UN FRÈRE**  
David Thomas, Éditions de l'Olivier, 144 pages, 19,50 euros.

## Mon frère, mon gouffre

À travers le portrait de son aîné schizophrène, David Thomas livre une vibrante déclaration d'amour.